

NATURE ET MONDE SELON LEIBNIZ

Huguette Courtès
Montpellier, France

En définissant la nature dans le traité du *Monde*, Descartes ne souhaitait pas la nier, mais seulement la priver de la puissance occulte que lui avait attribuée la double tradition de la scolastique et de la Renaissance. Aussi, le «cours ordinaire» de la nature se réduit-il à l'obéissance à des lois que Dieu lui a imposées et qui, comme «*causae secundariae ac particulares*» (*Principes* II, 37) ne règlent qu'une répartition, un échange, où les forces d'agir et de résister ne sont que des mesures mathématiques fondées sur un pur principe de conservation. La même évidence enveloppe la nature et le monde, la cause et l'effet, le mécanisme et la machine.

C'est la querelle des mécanistes et des naturalistes, ranimée par la publication en 1697 du premier volume de la *Physica electiva sive hypothetica* de J. Ch. Sturm qui allait donner à Leibniz l'occasion de préciser sa conception de la nature dans le *De ipsa natura* (*Acta eruditorum*, sept. 1698). Selon son habitude et dans le respect qu'il porte à la valeur scientifique, fût-elle limitée, de l'explication mécaniste, il déclare que tous ont à la fois raison et tort et que la vérité réclame leur alliance plutôt que leur conflit. Un mécaniste comme Robert Boyle a raison «en gros» et Sturm, de son côté, est dans le vrai lorsqu'il invoque une loi éternelle décrétée dès l'origine par Dieu comme un commandement dont la réitération est superflue. Cependant un pur décret est inopérant s'il ne produit rien d'effectif; bien plus, il ne saurait expliquer ce qui advient car alors «tout peut suivre de tout».

La conséquence est claire: la nature n'est pas un ensemble de lois, elle doit redevenir une cause, mais il ne s'agit plus d'une cause simplement efficiente; elle doit être un principe primitif d'action et un principe interne, ce qui donne force et vérité à la thèse de Schelhammer et des naturalistes. En réalisant la nature, le décret créateur laisse dans les choses une véritable empreinte qui leur assure force originale et autonomie. La nature est à nouveau intériorisée et finalisée. Elle occupe une place intermédiaire indispensable entre le décret créateur et son œuvre, le monde réalisé. Bien plus, cette nature «vengée» fait de Dieu, non un créateur absolument libre, mais un auteur soumis à la logique structurale incréée qu'il met en œuvre et qui lui est dévoilée par sa sagesse dans l'objet possible qu'elle lui représente, donc un *artifex*, un Dieu artisan, moins inventeur que réalisateur d'un possible primitif dont la qualité supérieure motive sa détermination. A son égard, les lois de la nature peuvent apparaître comme des «maximes subalternes» (*Discours de métaphysique*, § 17) plus profondément inscrites dans l'ordre existentiel unique et particulier.

Leibniz précise donc, dans le *De ipsa natura*, que la nature désigne, non un mécanisme, ni un ensemble de lois générales, mais une structure dynami-

que, un principe intelligible et immatériel d'action, donc une «puissance» qu'on ne doit pas confondre avec l'«action» qui en dérive, pas plus que ne se confondent la force invisible et le mouvement apparent. L'action appartient en effet à un sujet; elle n'est pas l'effet mais l'«expression» de sa puissance interne dont l'intelligibilité rigoureuse est une conquête de la dynamique résumée et exposée au public dans le *Specimen dynamicum (Acta eruditorum, avril 1695)* et évoquée dans le titre complet du *De ipsa natura*. On y retrouve la force active primitive (l'entéléchie) qui est principe, effort, tendance à opérer, mais dans la mesure où elle recèle aussi la prédétermination, concentrée dans un point métaphysique, de l'action future. Dans la nature, pas d'état «conservé», mais «un état de passage ou de suite» (A Bayle, GP, VII, 66). Elle est ainsi fécondité, *alloiosis*, principe d'une genèse dont l'accomplissement progressif est assuré par l'intégration des sollicitations naissantes, rendue intelligible par l'instrument nouveau du Calcul infinitésimal. Elle constitue le relais indispensable entre Dieu et l'univers et préserve du danger du *Deus sive Natura* qui menace l'occasionalisme (*De ipsa natura, § 15*).

En même temps, elle demeure «tout entière œuvre d'art de Dieu». La structure qu'elle reçoit rassemble dès l'origine les virtualités que découvre à l'analyse intellectuelle la différenciation à l'infini de la matière. Dieu crée bien une machine, mais une machine sans pièces dernières, machine en ses moindres parties jusqu'à l'infini, organisations emboîtées et opérant en outre dans la réciprocité de leurs éléments constitutifs. Il faut inverser la lecture: le modèle de la compréhension n'est pas la construction, la composition progressive, c'est l'analyse régressive, la différenciation qui impose de passer des phénomènes à leurs réquisits, du mouvement à la force, puis à la tendance naissante, et enfin à la substance comme loi de progrès. On doit dénoncer l'absurdité qu'il y a à faire du monde un chaos démêlé par le jeu du mécanisme. L'ordre n'est ni une idée, ni un effet, c'est un principe primitif. Critiquer le mécanisme, ce n'est pas revenir à l'occultisme, c'est au contraire proclamer l'universelle intelligibilité de la nature, au point d'identifier le «naturel» et l'«explicable». Les règles les plus naturelles sont celles «dont il est le plus aisé de rendre raison et qui servent ainsi le plus à rendre raison d'autre chose» (*Théodicée II, § 208*). Priorité de nature veut dire intellection distincte plus facile (*Leibniz: textes inédits, éd. Grua, p. 527*). Aussi Leibniz oppose-t-il sans cesse la nature au miracle, miracle des causes occasionnelles, miracle de la rupture d'un ordre indispensable, miracle d'une intervention divine subite et incompréhensible (*Théodicée, discours, § 3*). Si le fond de la nature est métaphysique, son opération est mécanique. De là la critique rigoureuse des «natures plastiques» conçues comme des âmes, des archées ou principes hylarchiques et qui doivent au contraire revêtir une signification matérielle.

La machine n'est cependant que l'aspect visible de l'intelligibilité de la nature et le mécanisme une «demi-vérité». Car la nature qui ne se réduit, ni à un fonctionnement, ni à une légalité, renvoie encore à l'unicité,

l'universalité et la simplicité de l'ordre. Elle est, répète Leibniz, uniforme, constante, partout semblable. C'est l'ordre harmonique reflété par l'organicité de la vie universelle qui met partout des âmes, et c'est la relation nécessaire et intime du principe actif et du principe passif primitifs qui permet d'assurer qu'il n'y a pas d'être créé sans corps, ce qui fait que «partout, en tout temps, en tous lieux, tout est comme ici» ainsi que le dit, dans le théâtre italien de l'époque, l'auteur d'*Arlequin, empereur de la lune*. Ce ne sont pas les lois générales qui définissent le mieux l'intelligibilité universelle, c'est la correspondance analogique (concrète): «*Natura ubique organica est [...] omnia in natura sunt analogica*» (A Wagner, 4 juin 1710, GP, VII, 530). L'analogie désigne l'identité formelle inscrite dans la variation à l'infini nécessaire à la richesse de l'univers.

L'explication de la nature n'est pas offerte à l'entendement assisté de l'imagination, mais à l'intelligence analytique dont la compréhension se fait sans image, sans figure, et relève de la science de l'infini. Mais elle a beau être univoque, elle déborde en tous sens la capacité humaine limitée. C'est ainsi que l'on passe de façon continue de l'art à la nature et de la lumière au secret. L'arcane de la nature est précisément l'enveloppement à l'infini des ordonnances les unes dans les autres, le renvoi inachevable de l'organisation, du détail à l'ensemble. Bref, seule une intelligence infinie dispose de ce secret qui lui permet de gouverner la relation réglée de la nature physique et de la Société des esprits. Un même motif fait que la nature est à la fois offerte et masquée: c'est son ordre, son uniformité et sa systématisme. Si tout est lié, aucune analyse n'est achevable, aucune synthèse n'est complète. Il n'y a alors pas d'autre accès à la substance, «unité première de la nature», que la considération de sa manifestation réglée par une loi d'ordre au sein des apparences, des phénomènes.

La nature est donc, comme principe producteur, la raison d'être de ce qui en procède et lui correspond dans l'objet: le monde. Car le monde est, dans le jeu varié des apparences, le corrélat de la nature: il est le «résultat» dont elle est le «réquisit». Unité et uniformité de la nature, multiplicité et diversité du monde, sont mis en accord par la loi d'harmonie.

Le monde est, chez Leibniz, à la fois singulier et pluriel: unique objet particulier d'une détermination complète qui justifie son élection, et multiplicité irréductible, comparable à celle d'un jeu de miroirs, monde dans les mondes à l'infini, lui-même choisi sur fond de la multiplicité des univers possibles qui fonde sa contingence, objet primitif de la représentation divine avant le décret créateur qui imprimera en lui le principe de son devenir «naturel». Le monde est toujours agrégat («*aggregatum rerum finitorum*», GP, VII, 302), collection («assemblage entier des choses contingentes», *Théodicée* I, § 7), c'est-à-dire multiplicité pure, et série («*series actualium possibilium*», éd. Grua, p. 396, «*continua variandi series*»; *Opuscules et fragments inédits de Leibniz*, éd. Couturat, p. 16), c'est-à-dire multiplicité ordonnée. Comme toute série, il est constitué d'un ensemble de termes, tous distincts, tous différents, et tous liés selon une règle d'engendrement; série

qui ne produit pas une somme, c'est-à-dire un tout réalisé, mais qui doit être embrassée tout entière, dans sa progression même, pour être comprise, et dont l'unité n'est que relationnelle, par conséquent jamais actuelle, mais exigée, annoncée, accessible seulement à la pensée opératoire symbolique chez l'homme ou au regard multiplié de l'intuition divine.

Le monde est plus qu'un ensemble de termes, il est l'ensemble de l'infinie multiplicité des représentations de lui-même, appelé à bon droit «système de phénomènes» (*Discours de métaphysique*, § 14). Etant agrégat, il est, comme les corps, composé à l'infini sans éléments derniers; étant série ou collection, il abrite une règle d'ordre et exige la complétude. Série veut dire série totale. Le monde est une totalité. Il n'est jamais un selon l'être, aussi est-il sans âme, sans présence d'un esprit universel unique, il n'est pas «grand animal» et son auteur est *extra seriem*. C'est une collection, multitude rassemblée, liée, et qui ne laisse rien hors d'elle: «*perichorèsis omnium*», «*omnia aptissime colligata*» (GP, III, 34), différente d'un tout réalisé. Son unité est harmonique au sens où tout est en lui différencié et conspirant. S'il est «*universum spectabile*», il l'est tout autant en droit qu'en fait comme jeu complet des phénomènes.

La nature, avec Leibniz, a été rendue à son secret en déployant comme «résultat» de sa puissance la richesse infinie des phénomènes du monde. Mais celui-ci, dans son universalité, dans sa totalité, est aussi inaccessible par son ampleur et sa diversité que l'était la nature dans son fond. Il est, de toute part, et sur des plans multiples, accompli et «interminé», étant de nature sérielle. L'idée leibnizienne de monde substitue à la conception d'une machine sans mystère, susceptible d'être étalée sous les yeux de l'esprit, la notion d'une totalité synthétique, ouverte, dans un temps idéalisé, à une réalisation et à une exploration inachevables.

Mais nous sommes en présence d'une philosophie précritique. Même si Leibniz maintient à distance la réalité dynamique de la nature et la systématité des phénomènes du monde, il institue entre eux la réciprocité et la relation métaphysique qu'impose le lien harmonique, celui de l'un et du multiple, de l'uniforme et du diversifié, de la raison d'être et de ce qui en procède, réciprocité qui se définit comme variation réglée et correspondance expressive. Après lui, la mise en cause du primat de la métaphysique et l'influence décisive de la physique newtonienne qu'il avait toujours combattue devaient rompre ce bel équilibre. Le caractère sériel et phénoménal du monde ne pouvait plus s'inscrire dans une nature fondatrice, métaphysiquement définie, et, de son côté, la nature, même reconnue comme «unité des phénomènes dans l'existence» et «totalité dynamique», ne soumettait plus l'action qu'aux lois de l'univers newtonien. Le concept de nature, armé contre les «rêveurs» de cette nouvelle et claire intelligibilité, devait, une nouvelle fois, changer de sens.